

individuels, infiniment variables, arrêtons-nous à son ministère : voyons l'œuvre qu'il accomplit aux champs.

Cette œuvre, mais dans son essence elle est la même partout. A la campagne, comme à la ville, le prêtre a pour mission de rappeler aux hommes qu'ils ont une âme, que cette âme est immortelle et que, selon ses œuvres, une éternité magnifique ou terrible attend cette âme au sortir de la vie terrestre.

C'est une chose étrange que ces vérités formidables aient besoin d'être rappelées sans cesse à l'oublieuse humanité. Nous devrions en être obsédés au point de ne pouvoir penser à autre chose. Quoi ! au milieu de tout ce qui passe, de tout ce qui coule, de tout ce qui meurt définitivement, nous sommes, nous, des êtres qui ne finiront pas ! Nous survivrons, non seulement à nos œuvres, fragiles comme nos mains, mais aux œuvres mêmes de Dieu, à la terre, au soleil, aux étoiles, à l'immense création qui submerge notre petitesse ; nous vivrons après que toutes les choses visibles seront rendues au néant ; nous vivrons toujours, toujours... Depuis le commencement de l'humanité, des milliards d'âmes qui ont animé des corps, pas une n'est morte ; pas une qui ne vive quelque part, dans la félicité ou dans le malheur sans fin. Et il en sera ainsi des milliards d'âmes humaines qui sont nées ou naîtront jusqu'à la consommation des temps !... Et nous pouvons oublier cela ? Et nous ne sommes pas perpétuellement frissonnants devant cette perspective prodigieuse ?

Hélas ! oui, cela s'oublie ; rien ne s'oublie plus communément. Ce sera, aux champs comme aux cités, le labeur continu et harassant du prêtre de lutter contre cet oubli, et de tenir les âmes attentives à leur existence, à leur immortalité et aux infinies conséquences de cette immortalité.

Dois-je dire que ce labeur est plus difficile au curé de campagne qu'à celui de la ville ? Peut-être.

A Dieu ne plaise que je médise des paysans : je suis l'un d'entre eux ; j'ai vu vivre les miens ; je sais de quelles vertus un paysan véritablement chrétien est capable. Je l'ai vu prier, le soir, devant la grande cheminée ; je sais comment le dimanche était par lui sanctifié ; je sais comment il accueillait les épreuves que Dieu lui envoyait. Je sais, pour en avoir été le témoin trois fois de suite, avec quel simple héroïsme il donnait ses enfants quand la vocation religieuse les arrachait au foyer. Et j'ai vu comment il savaient mourir.

Mais ces souvenirs sont déjà vieux. Déjà, en ce temps-là, le paysan que je viens d'évoquer formait une exception, ou tout au moins une élite. Depuis, hélas ! le monde n'est pas devenu meilleur : il faut le reconnaître ; de nos jours

et de plus en plus, l'âme paysanne se laisse aisément glisser dans le matérialisme pratique. Le dur métier qui ploie le corps et penche le visage vers la terre y attache aussi. La glèbe pèse aux pensées comme aux pieds du laboureur et c'est un peu de son cœur qu'il ensevelit dans le sillon avec le grain qu'il sème.

Ah ! sans doute, autour de lui, la nature déploie ses magnificences, mais il n'a pas le temps de les contempler, ni moins encore le souci de les comprendre. S'il observe les choses, c'est en fonction de son métier. S'il interroge l'horizon, s'il regarde le ciel, c'est pour savoir le temps qu'il fera, ce n'est pas pour admirer la profondeur du firmament, ni la beauté des nuages, ni le scintillement des étoiles. Ne le lui reprochons pas trop. Combien d'hommes, pourvus de plus de loisirs et de savoir que lui, vivent dans la même indifférence ! Combien ne se doutent pas que les cieux racontent la gloire de Dieu, leur Créateur !

Certes, au curé de campagne on peut appliquer ces vers que nous avons dédiés naguère aux clochers de village : Sans vous, pouvons-nous dire,

... Combien de pauvres gens
Vivraient le front toujours abaissé vers la terre,
Limitant leurs désirs aux bornes de leurs champs ?

Asservis aux labeurs que la glèbe réclame,
Portant leurs jours ainsi qu'un éternel fardeau,
Sans vous, hélas ! combien désapprendraient leur âme
Et que leurs yeux sont faits pour regarder en haut ?

Mais votre voix s'élève...
Elle rappelle à ceux qui peinent pour le pain
Que la tâche ici-bas, saintement terminée,
Reçoit, dans l'autre vie, un salaire divin.

Ainsi vous conservez à ceux dont les mains rudes
Dirigent la charrue et tiennent l'aiguillon
L'instinct de l'invisible et la saine habitude
De relever la tête au bout de leur sillon.

* * *

Voilà l'œuvre du curé de campagne, mais à combien de difficultés elle se heurte ! Que de vertus et de grâces elle nécessite !

Comment, par exemple, aborder l'âme paysanne ? L'accès n'en est pas facile ; elle n'est pas seulement, de par ses occupations, inclinée au matérialisme, mais elle est sourde, défiante et secrète profondément.

Le paysan cache sa pensée comme sa bourse ; le plus souvent il se tait, et s'il parle, ce n'est pas toujours pour la découvrir, c'est bien souvent pour la dissimuler. A moins que ce ne soit pour découvrir la pensée d'autrui.

Devant le prêtre surtout, dont il sent la supériorité, il s'enveloppe, suivant le cas, d'une feinte humilité ou d'un ombrageux quant-à-soi. Comment franchir la zone de silence et de réserve dont il s'entoure ? Comment pénétrer vraiment dans sa vie ?